



# Pierre della Faille : le poète ermite de Tromba

COMMUNICATION DE JACQUES CRICKILLON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 AVRIL 2008

Poète méconnu de son vivant, Pierre della Faille, et inconnu (sauf de quelques initiés) après sa mort. Et cependant, sa voix est des plus hautes et, pour ceux (comme mes élèves de rhétorique et mes étudiants du Conservatoire) qui l'ont entendue avec leur âme, inoubliable. Au point qu'on ne trouve pas sa trace dans le cependant très fouillé *Dictionnaire des Lettres françaises* (« J'ai lu », La Pochothèque, 1998). Si j'ai entrepris de rassembler une anthologie della Faille (Le Taillis pré), ce n'est point tant espoir de faire resurgir le poète de l'oubli que pieux devoir envers l'ami disparu et surtout plaisir de « travailler » sur l'œuvre d'un grand poète perdu retrouvé. Ainsi de l'émerveillement de John Hawkins à la découverte du trésor tant poursuivi. Et puis, il est des moments où le poète que je suis se sent bien seul.

Pierre della Faille naît en 1906 dans une famille patricienne qui va l'éduquer selon les principes des « bien pensants » de l'époque (pour reprendre le titre de l'un des plus beaux romans d'Albert Ayguesparse). Arrivé à l'âge adulte, le futur poète se marie, travaille au commerce du bois et, selon le témoignage de sa future inspiratrice, ne lit que le *Reader's digest*. C'est ce bourgeois-là qui rencontre, en 1948, pour des raisons commerciales, la Hongroise Isabelle. Elle lit Baudelaire. Chez della Faille, c'est l'illumination et la rupture (je songe à Claudel entrant à Notre-Dame et se trouvant en un instant habité). Il quitte sa famille (ce qui ne manque pas d'être une déchirure) et s'éloigne en compagnie de Belle du monde qui était le sien avant la conversion à l'Amour unique et à la poésie, retournement de destin tel que le décrit Saint Augustin dans ses *Confessions*, véritable prise d'identité qui va se manifester par l'éclosion de l'œuvre poétique.

Voilà donc le cas, et j'en suis un autre, d'un poète engendré par la femme aimée. Belle éveille le poète dormant della Faille comme Ferry alias Lorna le fit pour Jacques Crickillon. Dès lors, il y a création poétique continue, autour de la figure d'une femme quasi sacralisée, mais création qui, s'épanchant en cercles, embrasse toute la réalité du monde cependant qu'elle crée sa propre mythologie.

Phénomène d'une osmose instantanée entre le poète qui s'ignore tel et la femme astre qui paraît d'emblée l'unique et la perpétuelle.

Certes, il est d'autres cas, anciens et illustres, entrés comme mythes dans la culture occidentale. Citons Dante et cette presque inconnue, Béatrice, croisée un jour à Florence au bord de l'Arno, mais qui aimantera l'activité du poète jusqu'aux retrouvailles inouïes dans le *Paradis* de la *Divine comédie*. Et il y a Pétrarque et Laure de Noves, autre brève rencontre qui nourrit l'œuvre. Et l'amour poétique suscitée chez Hölderlin par Diotima, dans la vie une passion malheureuse pour Suzette Gonthard. Et n'oublions pas le Nerval des *Chimères* (« Ma seule étoile est morte et mon luth constellé porte le soleil noir de la mélancolie »). Cependant, remarquons que ces sublimes sacralisations d'une femme (c'est très manifeste chez Dante) sont affaire de brèves rencontres qui laissent le poète solitaire à la contemplation intérieure d'une image sainte. La différence, c'est que chez della Faille ou chez Jacques Crickillon, la rencontre ouvre une destinée commune, un chemin à deux, en étant non plus unique mais double dans l'unique. Dès lors, si la femme aimée apparaît sublimée dans l'œuvre jusqu'à faire figure mythologique (Belle ou Lorna), elle est aussi présence jour à jour et alimente ainsi perpétuellement la création, cependant qu'elle impose que le mythe soit branché en permanence sur la vie telle qu'elle va, la poésie échappant ainsi à l'écueil du pathos et à celui de l'inauthenticité emphatique.

Et, j'y songe, il y a lieu de convoquer encore entre autres un contemporain français, François Solesmes, auteur de l'admirable chant d'amour de *L'Inaugurale* (édit. Encre marine). Revenons à la biographie della Faille. Le couple au prix de grandes difficultés, pratiquant souvent le camping sauvage, va nomadiser. Il se fixera, loin de l'agitation des villes, à Tizzano, sur la presqu'île de Tromba, en Corse. L'humble maison de Tromba est dénuée de tout confort, il faut aller chercher l'eau à la source. Mais il y a la mer, le grand ciel, la solitude à deux, loin

d'une masse post-moderne que vomit le poète. Voilà l'ermite de Tromba. Une vie d'ascèse, illuminée par l'amour. C'est là, dans le bruit de la mer, que della Faille écrira ses plus grands livres car c'est vers la fin de son ascension créatrice que viennent les chefs-d'œuvre, *Cobalt John*, *Gold Archibald*, *Le Royaume d'eau très vaste*.

À Tromba, Pierre et Belle vivent en ermite, sans nul confort (on songe au choix du moine poète zen Saïko, de l'ère Meiji vivant et composant dans une cabane au milieu d'un bois dans la montagne). Quand il n'écrit pas, Pierre della Faille lit des ouvrages scientifiques (il est fasciné par la physique quantique) et des livres de sagesse extrême-orientale comme le Yi King et le Tao ; cette alliance visionnaire entre science et pensée orientale, il l'a en commun avec des scientifiques comme les astrophysiciens Fritjof Capra, auteur du *Tao de la physique* (1975), et Trinh Xuan Thuan, auteur de *La Mélodie secrète* (1988). Della Faille alimente ainsi son rêve d'une humanité cosmique au même niveau où il la réalise dans l'Amour de Belle, amour aux antipodes de la vision Barthienne des *Fragments d'un discours amoureux* et assimilable aux représentations de l'amour roue solaire sculptées sur les parois des temples de Malipuram ou de Borobudur. Ainsi puise-t-il dans cet Amour solaire l'élan pour créer d'étonnantes utopies lumineuses, lesquelles signifient aussi une rupture radicale avec le marasme de la post-modernité.

L'heure est aux commandos fulgurants sortis de l'esprit comme des trombes — non l'heure des ravaudages de chaussettes trouées, eussent-elles été usées au service de Jésus-Christ, de Karl Marx ou de Lénine. La paix soit sur les pauvres.

Montons l'échelle télescopique dont l'ultime échelon est un tremplin sans cesse rebondissant et plus perturbateur de nappes dans lesquelles nous plongeons éclaboussant les plus hautes cimes des Himalayas d'utopie.

Cet esprit yatagan tranche les cols et les Khaybars, les portes les mieux défendues des cités interdites échouées sur les orages. Nous avons la nostalgie des déserts, sans espoir de points d'eau.

La joie est à ce prix, la joie de concevoir l'inconcevable, le successeur de l'homme trop petit pour son destin, l'effervescence du métal et le fil de l'épée qui coupe en deux le jour de la malédiction — à l'heure de la soif.

Voilà bien l'un des plus beaux poèmes que je connaisse de la littérature française moderne. L'heure est donc à la guerre spirituelle, dépassées, toutes les plus ou moins vieilles idéologies. C'est qu'il s'agit de dépasser l'Homme tel qu'il est si heureux d'être, s'imaginant aujourd'hui avoir accédé à sa perfection. « L'échelle télescopique », ce n'est autre que la poésie, et l'art poétique est sans cesse à refaire, avec la même foi, la même exaltation, car des chutes, fatales, qui précipitent le poète dans la fange, il repart vers des « Himalayas d'utopie » (entendons l'écho du « million d'oiseaux d'or, ô future vigueur » de Rimbaud). Construit comme un sonnet libre, le poème se clôt sur deux « tercets » en lesquels l'ascèse âpre et dure prend le pas sur le baroque exalté de la première moitié (« Nous avons la nostalgie des déserts, sans espoir de point d'eau »). Seule, cette ascèse (et entendons y « solitude ») mène à la joie de « concevoir le successeur de l'homme trop petit pour son destin ». Ici réside l'essentiel de la pensée de della Faille (comme déjà de Nietzsche, de Malraux, de Julius Evola, de Albert Carraco), à savoir que l'Homme doit se dépasser, non par les bidules du progrès technique, mais en son être même. Et c'est en cela qu'il diffère profondément de la mentalité post-moderne. La révolte métaphysique permanente. Or, les petits princes ados d'aujourd'hui ne comprennent plus le mot « révolte » si prégnant dans les années 50-60. Se révolter ? Mais contre quoi ? Nous, on est bien ! Il manque, simplement, terriblement, « l'heure de la soif ».

Position intenable du poète post-moderne. Il parle une autre langue. Il maudit la société (c'est-à-dire ceux qui seraient censés être son public). Ayant pris en charge, à la mort du divin, la transcendance, il tient propos d'un monde qui n'est plus. Et dès lors, le besoin de la « baballe » ayant remplacé chez l'« homme festif » (dixit Philippe Murray) celui de la poésie, il n'est plus lu, et donc plus publié, sauf le plus souvent dans des maisons d'édition artisanales, connues seulement de quelques derniers initiés. La solitude, soit. La totale solitude, comme la vantait Rilke, qui était au fond bien entouré. Et dès lors, l'acte poétique se mue en ascèse (qu'est-ce d'autre que l'existence de della Faille à Tromba !). Jamais les poètes philosophes de la sagesse orientale n'ont connu une telle vogue. L'exilé de Tromba se gava de leurs écrits peu avant sa mort, quand il compose *Le Royaume d'eau très vaste* et ses livres de réflexions sur la « métapoésie ». Toute une société à la dérive, depuis la « Beat » jusqu'à « Marie-Claire », s'imagine d'ailleurs trouver

dans le « zen » le remède miracle à ses malaises mentaux. Tous oublient que la sagesse orientale se fonde sur la Foi et que si l'accession à « l'éveil » est possible sur les contreforts de l'Himalaya ou dans la forêt birmane, il ne risque pas de se manifester, cet éveil, sur un banc public de l'un de nos grands boulevards. Et quand bien même, à la cambrousse de chez nous, il manquera toujours le paysage intime.

Ce pour dire que l'œuvre poétique post-moderne est à la fois tragique et dérisoire. Entendez chez della Faille cette constante alternance de sombre orgueil et d'autodérision, le poète sait désormais que c'est irréversible. Il se maudit lui-même. Pourquoi donc tant de suicidés depuis les romantiques (et de pensionnaires d'asiles psychiatriques) ? L'absence de reconnaissance sociale ? Allons donc ! Mon plombier n'est pas couvert d'honneurs mais se trouve très bien dans sa peau. Non ! Mais bien parce que le poète de ces temps mutants sait qu'il est absurde, qu'il est un Sisyphe sans grandeur parce que sans spectateurs historiques. Qu'enfin, dans un « Meilleurs des mondes » qui n'a pas encore trouvé sa pilule des paradis sur Terre, il est un malade, non pas banal, le lépreux de la post-modernité.

Paradoxal della Faille, qui rejette avec horreur la société de son temps pour son adoration du dieu Fric, pour son abandon progressif de la culture, pour son manque de colonne vertébrale (pour reprendre les mots de Philip Roth), mais qui, par ailleurs, croit à une résurrection lumineuse de l'humanité dans le futur, ce par les progrès de la science et par une âme poétique devenue, grâce aux grands aèdes, unanime.

Poète sulfurique, idéaliste désenchanté, optimiste en dépit de la lucidité. Il faut remarquer que della Faille est un rejeton de l'Âge d'or du vingtième siècle selon la vision d'Eric Hobsbawm (*L'Âge des extrêmes*) ; sa vraie naissance, la rencontre avec Belle, se situe dans l'après-deuxième guerre mondiale, époque où s'épanouit l'idéal humaniste, notamment, et c'est essentiel, dans un enseignement qui, contrairement à celui d'aujourd'hui, ne vise pas à faire passer tout le monde mais à élever culturellement tout le monde pour améliorer l'humanité. André Malraux, et avec lui della Faille, dénonçait déjà la mentalité contemporaine selon laquelle l'homme, le « nous », est arrivé à sa perfection ; il n'y a donc plus à créer plus haut, mais à se satisfaire. Humanité de l'auto contentement (le concept de révolte est

devenu étranger, voire saugrenu, pour les adolescents), de l'autosatisfaction par la consommation, la jouissance immédiate, l'égalitarisme moutonnier, la caresse permanente du nombril de la bonne santé. Pourquoi se surpasser, alors qu'on est bien, si bien !

Aussi della Faille est-il un poète de la colère ; et que ne l'eût-il été davantage, en colère, s'il avait vécu jusqu'aujourd'hui, où l'on baigne malgré soi dans la bêtise, la vulgarité, la bienpensance ! La colère, le rejet, se manifestent dans l'œuvre de della Faille, non par des hurlements, des vitupérations, mais, et c'est la manière aussi d'Henri Michaux, par des formules corrosives et des fables ironiques. Rappelons à ce propos ces formules de Michaux :

Vous travaillez ! Le palmier aussi agite ses bras.

Quand on regarde des séminaristes jouer au football, on se dit qu'il est plus facile au tigre d'être tigre qu'à l'homme d'être homme.

Ce à quoi répond chez della Faille :

#### **Lamento pour la terre**

Hâ wâ wâ ! Nous sommes les rats blancs dans le repaire des lueurs, des serpents de charpie, des parois luisantes couvertes d'œdèmes phosphorescents. Odeurs inactives d'éther, d'alcool camphré. Voici, tout à coup, le premier pet tant redouté de l'opéré de la prostate dans le lit numéro trois. Lumières rasantes.

Krwink ! Krwink ! le pauvre dingue se lève pour uriner, traînant la savate et un crâne habité par des hurlements de coyotes. C'est lui, Mars la grande étoile rouge et le dieu de la Guerre. N'a-t-il pas mangé des cuisses de grenouilles au bord des mares, dans le Tafilalet ?

#### **Colère**

Cette colère-là est un homme qui court le ventre ouvert en piétinant ses tripes — colère à travers temps jusqu'à la canonisation de Saint Martin Luther, pour arracher à Dominique de Guzman y Calahorra, fileur d'intestins, orfèvre en yeux crevés, son auréole scandaleuse.

Cette colère-là est la colère de l'aurochs. Elle remue le sang jusqu'au plus fort du sexe, court sous la peau, paralyse doigts et lèvres, fait du cœur un obus, du visage une bouche à feu.

Je tire à bout portant sur les tueurs — tous les tueurs à gages.

### **L'ordinateur tire le chiffre des fous**

Il est trop tard pour faire l'éloge de qui sait faire la sourde oreille.

Nos camps sont battus par le Dies Irae. Où sont nos yeux d'avant ?

Œdipe parmi nous répond : « Ils sont crevés depuis longtemps !

On vous en a mis d'autres, pour voir la guerre en rose ! »

### **Le boa**

Le boa hypnotiseur de proies tremblantes dans le coin le plus reculé de son aire est-il plus terrifiant que le tyran charmeur d'hommes qui se pressent pour avoir l'honneur d'être mangés ?

Ô le coma des militants de base !

### **Vertus théologiques**

#### **LA FOI**

Un militant de base, deux militants de base, trois militants de base, haut-parleur, haut-parleurs sous une lampe fanée qui urine une lumière avare

sous la lumière avare une lampe fanée, haut-parleurs, haut-parleur, trois militants de base, deux militants de base, un militant de base.

#### **L'ESPÉRANCE**

est morte à Auschwitz.

#### **LA CHARITÉ**

Un clochard, deux clochards, un parterre de clochards, une église, un trottoir sous la pluie grise

artistement assis sous la pluie grise à même le trottoir le trottoir près d'une église, trois clochards, deux clochards, un clochard plus la marquise et ses renards.

*L'Homme glacial.*

Poésie en prose, faite de phrases courtes juxtaposées. Ce choix de la parataxe confère au discours poétique une fermeté, une assurance, un ton de constat ou d'affirmation non négociable. Ton de voyant, de prophète ou de témoin lucide. Rien ne trouve grâce aux yeux du poète, sinon l'Amour feu cosmique et la foi en

une potentialité de surpassement de l'humain. Poète, donc, inconfortable, aux antipodes des versificateurs de jolies fleurs comme du minimalisme intello ; car della Faille dit, son poème est bourré de sens. Ce qui le préserve de l'emphase ou du plat moralisme, c'est son écriture toujours balancée entre hymne et dérision, et l'insertion qu'il pratique du langage commun dans le discours poétique. Superbe visionnaire, et à la fois mythologue, Pierre della Faille crée un monde qui n'appartient qu'à lui, fait de mer et de montagne d'une pureté originelle, mais aussi de toute la misère de la condition humaine, monde sur lequel règnent des dieux, Mardouk, le dieu babylonien (le poète a la nostalgie des temps très anciens), à qui s'oppose le dieu post-moderne Gold Archibald. Alternance d'ombre et de lumière, où erre le poète en proie à la fois à l'exaltation et à la désolation, et aspirant à son double mythique, Cobalt John « qui est la merveille des merveilles sortie du cerveau de l'homme avant le règne du corps universel ». On comprend qu'une telle œuvre puisse dérouter (mais que dire alors de l'adulé René Char), mais aussi qu'il lui arrive de susciter des enthousiasmes fervents. Ainsi, bien de mes étudiants du Conservatoire choisirent de déclamer du della Faille à leurs examens. Encore faut-il, pour que se produise ce coup de foudre, qu'on donne du della Faille à lire. Et voici, cédon's une fois encore la parole à ce grand poète retiré.

#### **Le gisant**

Je te prie, Mardouk ô prince de l'obscur et des excavatrices dans le monde exténué  
je te prie ô Mardouk d'assembler les débris du malheur, d'appeler à l'aide les tisserands, les  
soudeurs, les forgerons, les porteurs d'eau — tous ceux qui rassemblent et qui sculptent !  
Reconnaissons enfin le gisant de Zivia étendu sur le golfe où règnent au ras des vagues  
sa couronne basilique, ses mains en croix sur la poitrine, la pointe double des seins, le  
renflement du ventre — enfin deux jambes qui ouvrent l'immense vallée  
séisme-mère du promontoire et de l'île aux pics bleutés, du grand condor crucifié sur une  
croix d'or fin  
qui a trouvé le fond de la détresse le jour où il se trouva sans passions mais pourri de désirs.

*Le Royaume d'eau très vaste.*

Pierre della Faille meurt à Tromba en 1989. Que reste-t-il de lui et de son œuvre ?  
Effacé des histoires de la littérature du vingtième siècle et jamais réédité, en sorte

que ses livres sont devenus introuvables sauf rare coup de chance chez un bouquiniste.

Une question d'importance : pourquoi un poète de cette qualité est-il plongé aux oubliettes de la mémoire culturelle ? Il est bien des réponses, qui ne s'excluent, qui se conjuguent.

Pierre della Faille n'a jamais publié à Paris (à l'exception de *Folie Robot* à la Librairie Saint Germain des Prés), soit qu'il ait été refusé par les grandes maisons, soit qu'un instinct de retirement l'ait amené à se tenir à distance de la capitale de l'édition. Toujours est-il qu'un poète qui n'est pas publié chez Gallimard n'a pas une chance sur cent d'être pris en considération par les faiseurs de l'histoire des Lettres. D'ailleurs, della Faille n'est pas seul à subir cet ostracisme. Ainsi d'Albert Carraco, cependant établi à Paris, qui ne trouve d'éditeur qu'en Suisse, à L'Âge d'homme, où sont publiées toute son œuvre de magistral penseur et ses admirables et déchirantes *Confessions*; et donc totalement ignoré Carraco. Ainsi aussi du Genevois Georges Haldas, publié lui aussi à L'Âge d'homme (soulignons au passage le travail admirable de cette déjà ancienne maison d'édition), Haldas qui, dans l'un de ses *Carnets de poésie* écrit : « À Paris, audience nulle ; ici (en Suisse), à peine ».

Voilà pour l'absence d'audience de della Faille de son vivant. Mais après sa mort, quelle présence ? Nulle. On dira qu'il faut que le temps passe. Que je sache, le temps n'a jamais apporté que l'oubli. Il semble d'ailleurs que les noms retenus au cours des siècles aient été pour la plupart des vedettes en leur temps. Sauf pour les « Maudits » rassemblés par Verlaine et les résurrectionnés par le Surréalisme. Ce fut une période propice. Et Baudelaire, Laforgue, Mallarmé furent portés jusqu'à nous par un enseignement de type humaniste (l'expression « faire ses humanités »). Or, nous savons à quel niveau de débilité est tombé l'enseignement aujourd'hui. On ne fait plus lire même les grands classiques comme Balzac ou Zola ; on les remplace par des romans pour ado d'une insondable vulgarité. Dès lors, on voit accéder au supérieur des étudiants dénués de toute culture, à l'instar, sauf exception, des nouveaux enseignants. Sur quel public pourrait donc compter le véritable écrivain aujourd'hui ?

Et en particulier le poète, lequel, en quelques dizaines d'années, s'est vu repoussé dans la clandestinité. Sous l'irrésistible invasion des *mauvais* romans, dont il y a

pléthore, et dont raffolent les médias de masse, pouvoir détestable qui prône (« Tout le monde a une histoire », émission de la RTBF) l'égalité au plus bas niveau, qui vante la médiocrité la plus hurlante. Or, à la poésie, il faut une élite (constituée en corps social), cette élite qui dans la première moitié du vingtième siècle porta littéralement Rainer Maria Rilke.

Dans un tel paysage culturel, l'avenir en étant dès maintenant visible, comment espérer encore des chercheurs de trésors littéraires ? Le penseur suisse Claude Frochaux écrivait il y a plus de dix ans dans une monumentale et superbe somme sur l'évolution de la culture occidentale, *L'Homme seul* (L'Âge d'Homme ; passé totalement inaperçu) : « Nous ne sommes pas au creux de la vague, nous sommes au bout de la vague ». Comptons donc sur les « esprits positifs » de ce temps qu'ils considèrent comme idéal, pour faire triompher la présente tentation de résurrection de l'ermite de Tromba.

#### BIBLIOGRAPHIE

Publications en revues : *Cahiers d Sud*, *NRF*, *Le Pont de l'Épée*, *Action poétique*, *Chorus*, *Les Cahiers du refus*, *Refus*, *Marginales*, *L'VII*, *Fénix*, *Le Journal des poètes*, *Dire*, *Odradek*, *Nagy Világ* (Budapest), *La Tour de Feu*, *Chemin*, *Les Flamboyants*, *Création*, *Sud*, etc.

#### Œuvres poétiques :

*Regarde l'eau noire* (Bruxelles, La Cigale, 1953).

*Migrations* (Paris, Caractères, 1955).

*Sa majesté l'écorché* (Paris, Caractères, 1956 ; Prix d'Uccle).

*Volturno* (Jarnac, La Tour de feu, 1958).

*L'Homme inhabitable* (1<sup>re</sup> éd. : Grenoble, parler, 1961, préface de Georges Mounin ; 2<sup>e</sup> éd. augmentée : La Fenêtre ardente, 1961).

*Autopsie de Sodome* (La Fenêtre ardente, 1964).

*Le Grand Alleluia* (La fenêtre ardente, 1966).

*Mise à feu* (Robert Morel, 1968 ; choix de poèmes ; Grand Prix Triennal du Gouvernement belge, 1971).

*Les Grands de l'obscur* (G. Puel, 1970 — tirage limité à 50 ex.).

*L'Homme glacial* (J.-L. Vernal, 1970).  
*Requiem pour un ordinateur* (Robert Morel, 1971).  
*U.S.A. S.O.S.* (J.-L. Vernal, 1973).  
*Folie Robot* (Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1974).  
*Cobalt John* (Le Cormier, 1977).  
*Le Mythe de Gold Archibald* (Le Cormier, 1979).  
*Le Royaume d'eau très vaste* (Thierry Bouchard, 1979).  
*Le poète en lambeaux* (Thierry Bouchard, 1986).

En outre :

*À l'est des pharisiens* (Jean-Luc Vernal, 1970).  
*Poésie et connaissance* (Le Cormier, 1985).  
*Esquisses pour une métapoésie* (Le Cormier, 1986).  
*Jean de la Faute* (Le Cormier, 1998).

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique :**

Jacques Crickillon, *Pierre della Faille : Le poète ermite de Tromba* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :  
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/crickillon120408.pdf>>